

Université de Neuchâtel

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Institut d'ethnologie

MÉTHODES ET RECHERCHES QUALITATIVES EN SCIENCES SOCIALES

*Orchidées contre Béton : une « Zone À
Défendre » entre refuge et utopie*

Dossier Final – Juillet 2021

Dossier réalisé par Claire Robinson (*GR07*)

Équipe enseignante : Janine Dahinden, Joanna Menet, Doris Niragire et Stefan Manser-Egli

Pas la problématique du mémoire

Signes : 39'693

Table des matières

I.	Introduction.....	1
II.	Problématique et questions de recherche	2
III.	État de la recherche et ancrage théorique	4
1.	État de la recherche sur les ZAD et les zadistes.....	4
2.	Ancrage théorique.....	5
IV.	Méthodologie	7
1.	Accès et description du terrain.....	7
2.	Récolte des données	7
a.	Entretiens.....	7
	Échantillonnage	8
b.	Observation participante et entretiens ethnographiques	8
3.	Analyse des données	9
V.	Résultats d'analyse	10
1.	Descriptions des cas (case profiles).....	10
2.	Quel est le rapport des occupant-e-s (et autres personnes investies) avec la ZAD, à un niveau plus personnel et au-delà des seules critiques et revendications socio-politico-écologiques ?	11
a.	Un refuge	11
	La poursuite d'un style de vie alternatif	12
b.	Une utopie	13
	Un lieu de partage et d'échanges	14
c.	Conclusion de l'analyse.....	15
VI.	Réflexions personnelles	17
VII.	Bibliographie.....	19

I. Introduction

Le présent travail a été effectué dans le cadre du séminaire « Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales ». Le focus de ce séminaire a été de passer en revue de manière systématique les différentes méthodes qualitatives utilisées en sciences sociales, de la formulation de la problématique et des questions de recherche y relatives, en passant par la récolte et l'analyse des données, jusqu'à la rédaction d'un travail de recherche. Ce qui suit constitue donc l'aboutissement et la mise en pratique de cette année d'apprentissage, dans la forme d'un dossier qui retrace les différentes étapes d'une recherche menée sur le terrain.

II. Problématique et questions de recherche

L'occupation de la colline du Mormont par la ZAD de la Colline¹, un collectif aussi connu sous le nom d'*Orchidées contre Béton*, entre octobre 2020 et mars 2021, et les procédures judiciaires en cours à l'encontre des occupant·e·s mais également de la police vaudoise continuent de défrayer la chronique. Ceci s'explique notamment par la nouveauté de ce type de mouvement sur sol helvétique, mais également par les questions légales, environnementales, politiques et sociétales qu'il soulève. « Importé » de France, le terme de « Zone à Défendre » a vu gagner en popularité dans les années 2010, avec l'occupation de Notre-Dame-des-Landes dès 2009, et caractérise des mouvements d'occupation qui s'opposent à un projet d'aménagement. Dans le cas qui m'intéresse², la ZAD de la Colline s'est constituée pour protester contre l'expansion de la carrière du principal producteur de ciment en Suisse, Lafarge Holcim, sur le plateau de la Birette, un site riche au niveau archéologique, botanique (de nombreuses espèces rares protégées, notamment des orchidées), géologique, mais également paysager et zoologique. La mise en danger de ce site singulier a mené à la création de l'Association pour la sauvegarde du Mormont, à ce qu'un recours soit déposé au Tribunal fédéral par Pro Natura, Helvetia Nostra et cinq citoyen·ne·s d'Eclépens (après un échec au niveau cantonal), puis, dans la nuit du 16 et 17 octobre 2020, à l'occupation par plusieurs zadistes du plateau de la Birette dont le but était d'influencer la décision juridique à venir. Les occupant·e·s ont fini par être évacué·e·s par la police vaudoise le 30 mars 2021, suite à une bataille juridique menée entre les occupant·e·s et la multinationale, cette dernière ayant notamment déposé plainte pour occupation illégale. Aujourd'hui plusieurs zadistes risquent jusqu'à une peine privative de liberté de plusieurs mois.

Cette première ZAD de Suisse fait écho à d'autres mouvements transnationaux tels que la Grève du Climat et Extinction Rebellion, portant des revendications environnementales. Aussi,

¹ Lors du rapport intermédiaire je n'avais pas nommé le lieu et l'occupation au cœur de cette recherche par souci d'anonymat. Après réflexion et discussion avec l'équipe enseignante, j'ai décidé de lever cet anonymat car savoir de quoi on parle est apparu pertinent pour la contextualisation. Aussi, le fait de nommer ne devrait porter préjudice à personne puisque j'ai porté une attention particulière à l'anonymat des participant·e·s de la recherche.

² À noter que l'utilisation du « je » dans le présent travail est un choix conscient indiquant ma position épistémologique qui reconnaît que tout « savoir » produit est influencé, dans une certaine mesure, par celui ou celle qui le produit et de sa vision du et de son rapport au monde.

le mouvement Occupy, les Indignados, les « révolutions arabes » de 2011, ou encore les mouvements plus récents en Colombie (Puerto Resistencia) et à la Réunion (QG Zazalé) ne sont que quelques exemples de ces mouvements d'occupations qui voient le jour dans le monde entier contre les inégalités sociales et économiques, les politiques d'austérité et le manque de démocratie, contre des systèmes politiques et économiques qui ont manqué à répondre aux intérêts du peuple (Skaerlund Risager 2017 : 715) et qui ont fait l'objet de recherches académiques. Partageant des similarités, mais également comportant chacun leurs spécificités en ce qui concerne leurs origines, leurs buts et leurs aboutissements (ibid.), ce qui semble évident, c'est que l'on se doit de considérer les mouvements d'occupation « comme une forme totale d'engagement du corps, dans des espaces qui, même investis de significations politiques, sont aussi des lieux de vie, au moins le temps de la lutte – à l'opposé des formes distanciées et individualisées de militantisme » (Dechézelles and Olive, 2017 : 8-9). Il faut également souligner l'hétérogénéité des profils des personnes qui y prennent part (ibid., Fougier 2016).

À l'aide de ce travail, j'aimerais tenter de **comprendre ce que ce lieu d'occupation, qu'est la ZAD de la Colline, représente pour ses résident·e·s mais également pour les personnes qui s'y investissent sans forcément y vivre**. J'avais initialement voulu comprendre comment certains individus deviennent des occupant·e·s, leurs motivations et leurs motifs. Je me suis vite aperçu que mes données n'apportaient pas beaucoup d'éléments nouveaux par rapport aux résultats d'une recherche effectuée à ce sujet (Dechézelles 2017) et les confirmaient partiellement. J'ai donc reformulé ma question de recherche sur base des quelques travaux effectués sur les ZAD en France et notamment sur ce postulat : « il y a probablement autant de relations sensibles à la « zone à défendre » que de personnes engagées dans la lutte » (Pelenc 2017 : 10). Consciente de la probabilité de ce propos, j'ai tout de même reformulé ma question de recherche principale dans ce sens : ***quel est le rapport des occupant·e·s (et autres personnes investies) avec la ZAD, à un niveau plus personnel et au-delà des seules critiques et revendications socio-politico-écologiques ?***

III. État de la recherche et ancrage théorique

1. État de la recherche sur les ZAD et les zadistes

Les quelques contributions au sujet des zadistes font état d'une grande hétérogénéité des profils (Fougier 2016 et Dechézelles 2017), que ce soit au niveau de l'investissement, de l'origine sociale ou du rattachement politico-idéologique, bien que « d'après le journaliste Hervé Kempf, le seul point commun entre les zadistes serait [...] l'anticapitalisme » (Fougier 2016 : 20). Dechézelles a réalisé une recherche dans une petite ZAD de France et s'est concentrée sur « les logiques sociales et biographiques qui prédisposent certains individus à entrer dans une carrière occupante » (Dechézelles 2017 : 91). Se focalisant sur les résident·e·s (c'est-à-dire les personnes qui occupent de manière permanente la zone à défendre, se différenciant des zadistes par intermittence, des compagnons de route ou des curieux (Fougier 2016 : 19)), elle rapporte que « l'occupation pratiquée par les personnes rencontrées au cours de l'enquête apparaît souvent comme le prolongement d'une carrière déviante » (Dechézelles 2017 : 98), que ce soit par leurs choix d'un style de vie alternatif ou l'expérience de la rue, d'un foyer, ou encore de la prison. L'exposition antérieure à des formes de violences sociales, symboliques et physiques (ibid : 102) serait également une caractéristique des parcours biographiques des résident·e·s. Cette analyse semble coïncider avec la perspective interactionniste qui établit une distinction entre les motifs, « pensés comme une verbalisation permettant, en situation, de produire des justifications du comportement » (Fillieule 2001 : 204), et les motivations, « entendues comme les conditions initiales de l'action » (ibid). Dans le cas des zadistes, on pourrait donc supposer que les motivations peuvent être trouvées dans les trajectoires individuelles et qu'elles se différencient, ou se mêlent avec les motifs mis en avant par les occupant·e·s qui « sont résolument critiques, établissant clairement les adversaires à combattre, les lois ou politiques publiques à modifier, les modes de prises de décision à décrier, quand ce n'est pas la nature du régime ou la légitimité des pratiques des élites qui sont l'objet de la contestation » (Dechézelles and Olive 2017 : 3-4).

Aussi, les ZAD ont fait l'objet de recherches et ont été qualifiées de mouvements d'occupation (Dechézelles and Olive 2017) ou d'un mode d'action occupationnel (Dechézelles 2017). À savoir si les ZAD s'inscrivent dans un nouveau cycle protestataire ou plutôt dans une continuité (Dechézelles and Olive 2017 : 22-24), Fougier répond qu'« ils représentent (...) une

forme sans doute inédite de contestation en mêlant à la fois des actions de résistance ou de blocage, selon les points de vue, d'un certain nombre de projets concrets d'aménagement, et la mise en œuvre d'une alternative, de l'embryon d'un autre monde qu'ils appellent de leurs vœux » (Fougier 2016 : 10). Cet aspect d'une articulation entre luttes et alternatives se retrouvent dans toute la littérature examinée sur le sujet. En effet, pour Dechézelles et Olive « les occupations sont irréductibles à des actions de contestation d'un projet, de publicisation de la cause défendue ou de création d'un rapport de force avec les autorités. À des degrés certes variables, les lieux occupés sont aussi – et pour certains, surtout – vécus comme des lieux alternatifs, où cherche à se matérialiser une utopie expérimentale (autogestion, habitat partagé, systèmes d'échanges et de productions localisés) » (Dechézelles and Olive 2017 : 8). Enfin, Jérôme Pelenc qualifie les ZAD d'hétérotopies, dans le sens d'« espaces appropriés par les occupant·e-s, habitant·e-s, militant·e-s locaux ou de passage [qui] permettent de situer, localiser une certaine idée de la société à travers sa mise en pratique » (Pelenc 2017 : 6).

2. Ancrage théorique

Bien que je trouve l'idée de la théorie ancrée (*grounded theory*), et de ses différentes variantes, très intéressante, puisqu'elle permet vraiment de « faire parler les données » et que la théorie doit émerger de ces dernières plutôt que d'être appliquée au phénomène étudié, il existe une riche littérature académique concernant les mouvements sociaux de manière général, mais également sur la forme spécifique de l'occupation ; des analyses que je ne pouvais pas écarter. Par exemple, le concept de *prefigurative politics*, découlant des discours anarchistes contemporains, a été utilisé pour débattre des pratiques des mouvements Occupy et altermondialistes, pour analyser celles des « printemps arabes » et a été défendu comme étant un élément important pour comprendre la psychologie des mouvements sociaux (Swain 2019 : 47). Van de Sande, définit ce terme ou concept comme suit : « *'Prefiguration' or 'prefigurative politics' refers to a political action, practice, movement, moment or development in which certain political ideals are experimentally actualised in the 'here and now', rather than hoped to be realised in a distant future. Thus, in prefigurative practices, the means applied are deemed to embody or 'mirror' the ends one strives to realise* » (van de Sande 2013 : 230). Il permettrait ainsi d'éviter deux écueils qui surviennent lors de recherches sur les mouvements sociaux : le fait de donner trop d'importance aux relations

causales et influences historiques, ce qui qui mène ensuite à comprendre la portée d'un tel mouvement uniquement en terme de succès et de résultats concrets ; et celui qui nous empêche de comprendre ce que ces mouvements *font* vraiment du fait d'une distance temporelle, spatiale et/ou idéologique envers le mouvement en question (van de Sande 2013 : 227). La définition de van de Sande coïncide avec celle de Cooper : « *Merging means and ends, prefigurative politics perform life as it is wished for, both to experience better practice and to advance change* » (Cooper 2017 : 335).

Ce concept se rattache aussi à celui d'utopie, en référence dans ce contexte à un outil analytique, et compris dans le sens d'une méthode plutôt que d'un but ou d'un état (Levitas 2013 : 18, Suvin 1979 : 52 cité dans Cooper 2014 : 24), s'inspirant de l'« utopie concrète » théorisée par Ernst Bloch. Dans une plus large mesure, je me rattache dans ce travail à l'anthropologie (émergente) de l'imagination, cette dernière non pas comprise comme quelque chose relevant de la fantaisie, mais plutôt comme un processus qui recouvre un éventail plus large de significations et une variété d'espaces, de modes de perception et de conceptualisation du réel (Mittermaier 2010 : 3) et qui constitue une faculté (spécifiquement ?) humaine, par laquelle surgit une relation dialectique entre l'imaginaire (subjectif) et le monde matériel (objectif). Dans ce sens, je me distancie clairement d'une épistémologie positiviste (Flick 2014 : 75).

IV. Méthodologie

1. Accès et description du terrain

Au vu de l'illégalité de l'occupation et de la suspicion que celle-ci peut engendrer, j'ai décidé de ne pas contacter la ZAD via les réseaux sociaux et canaux de messageries instantanées sur lesquelles elle est présente, mais plutôt de me rendre directement sur place. Pour mettre encore plus de chance de mon côté, j'y suis allée avec une connaissance qui avait également prévu de s'y rendre pour leur apporter du matériel qui figurait sur leur « liste des besoins » publiée sur les différents canaux en ligne, ce qui a certainement influencé la perception que les occupant·e·s avaient de moi, puisque ma connaissance soutenait clairement la cause. Cette première visite a été l'occasion pour moi de m'imprégner du lieu et d'évaluer si mon terrain était faisable. Elle a aussi conduit à ce que je mène le premier entretien avec la personne que je considère comme un « gatekeeper » (malgré la structure horizontale de la communauté qui forme la ZAD). Ce dernier a dans un premier temps permis à ce que ma présence soit quelque peu légitimisée, mais d'autre part, cela a peut-être, voire sûrement, introduit un « enclivage » (Olivier de Sardan 1995), un biais particulièrement présent lors d'enquêtes ethnographiques, qui fait état de la situation du/de la chercheur·e lorsqu'il ou elle est assimilé·e à une clique ou à une faction et qu'il/elle risque de ne pas avoir accès aux autres, de par cette assimilation.

2. Récolte des données

a. Entretiens

Mon choix s'est porté sur un *entretien centré sur un problème* (Witzel et Reiter 2010), car il me semblait que c'était un des entretiens le plus adapté (avec le récit de vie), laissant autant de champ possible à la personne interviewée pour aborder ce qui fait du sens pour elle, en déclenchant une narration, tout en délimitant son récit autour de la question de l'engagement (une de mes questions de recherche initiale, reformulée depuis) et du rapport individuel à la ZAD. Finalement, l'entretien a plutôt pris la forme d'un entretien en groupe, ce que je n'ai pu éviter du fait de manque d'espace isolé (le terrain ayant eu lieu en hiver). Il m'a semblé aussi que je ne pouvais refuser que les autres personnes prennent part à la discussion puisque j'étais dans leur espace. Cette configuration d'entretien de groupes a certainement influencé

tant en positif que négatif les données récoltées : cela a permis d'avoir une pluralité de perspectives, mais a aussi empêché les personnes de se dévoiler de manière plus personnelle. Après avoir retranscrit ce premier entretien, il m'a semblé opportun de mener dans un second temps un *entretien biographique* (Rosenthal 2007) avec deux des personnes présentes lors du premier entretien, et ce pour les mêmes raisons précitées, en levant la délimitation autour de l'engagement et pour comprendre ce dernier dans la trajectoire individuelle/biographique des personnes, en espérant pouvoir les mener dans un cadre un peu plus intimiste. Je n'ai finalement pu mener qu'un seul entretien biographique.

Échantillonnage

L'échantillonnage en recherches qualitatives constitue un biais inhérent nécessaire (Morse 2010) car on ne peut pas récolter et travailler avec une énorme quantité de données. Dès lors des choix doivent s'opérer. J'ai donc procédé à un échantillonnage « fonctionnel » ou de « convenance » (*convenience sampling*) en demandant formellement de participer à un entretien à une personne avec qui j'avais réussi à créer un bon rapport. Aussi, plusieurs personnes qui étaient simplement présentes sur le lieu où j'ai mené le premier entretien ont pris part à la discussion.

b. Observation participante et entretiens ethnographiques

Une autre partie de la récolte des données a été effectuée lors d'une journée d'observation participante (approuvée en plénière par les occupant·e·s). Bien que ce choix se soit avéré plus stratégique compte tenu de l'agencement du lieu que pertinent par rapport à la problématique et aux questions de recherche, l'observation m'a tout de même permis de discuter avec de nombreuses personnes, sous forme d'entretiens ethnographiques, concernant leur engagement et ce que représente ce lieu à titre individuel. Aussi, le simple fait d'« être là » m'a permis d'être témoin d'interactions et de discussions intéressantes entre les occupant·e·s, des discussions qui sont généralement tournées vers l'ici et le maintenant et leurs visions du monde. Je situerais mon degré d'implication entre l'observatrice participante et la participante observatrice, ce qui a mené à ce que je prenne plus ou moins de notes dépendant des situations.

3. Analyse des données

J'ai commencé par effectuer une analyse globale selon Flick (2009 : 328-329), aussi renommée dans le cadre du séminaire « préparation globale à l'analyse » ou « analyse préliminaire ». Il s'agit en effet moins d'une analyse que d'une préparation, qui consiste à lire la totalité de ses données (notes méthodologiques et mémos analytiques inclus), à sélectionner les parties pertinentes pour l'analyse et pour répondre aux questions de recherche et à noter des mots-clés. Le but est de faciliter la « véritable » analyse et pour cette recherche cette étape m'a permis de choisir la méthode d'analyse adéquate.

J'ai donc décidé de procéder à un codage thématique (Flick 2009 : 318-323 et Legewie 1994) qui peut être utile lorsque des blocs thématiques émergent des données, notamment pour dessiner les différentes perspectives (et représentations sociales) présentes concernant un même processus ou phénomène. La description de cas (*case profile*) constitue la première étape de ce codage et servira également pour la présentation des participant-e-s à la recherche : il s'agit d'identifier/choisir une citation représentative du cas en lien avec la question de recherche (*motto of the case*) et de présenter la personne en y incluant les données sociodémographiques et un résumé des propos émis. Ensuite il s'agit d'analyser thématiquement les différents cas, puis de comparer les différentes perspectives au sein d'un même groupe de cas (puis entre les différents groupes, mais pas applicable dans cette recherche). Cette méthode d'analyse est donc plus descriptive que le codage théorique inspiré de la théorie ancrée (*grounded theory*) (Charmaz 2017), qui a une visée plus théorique en dépassant la seule description pour tendre vers une conceptualisation des phénomènes et processus. En pratique j'ai identifié quatre domaines thématiques : place individuelle dans la société, vision de la société (espoirs et critiques), moment d'« éveil » politique et/ou écologique et rapports et activités à la ZAD. J'ai créé un tableau avec les différent-e-s participant-e-s, noté pour chacun-e d'eux des catégories thématiques sous chaque domaine thématique et inclus des citations sous chacune de ces catégories pour appuyer leurs perspectives respectives. Cela m'a permis d'avoir une vue d'ensemble des différentes perspectives et trajectoires et a facilité la comparaison.

V. Résultats d'analyse

1. Descriptions des cas (*case profiles*)³

« Ben franchement, depuis que je suis dans la ZAD, franchement, comme j'ai toujours dit, c'est une vie rêvée 'pi maintenant je suis heureux, j'ai jamais été aussi heureux que depuis trois mois. »

Étoile⁴ est un homme de 31 ans, de nationalité française. Il n'était pas voulu/attendu par ses parents et a été élevé par ses grands-parents, au lieu d'être mis à la DDASS (Direction départementale des affaires sanitaires et sociales). Il a grandi dans le Jura français et a occupé divers postes (cuisine, magasinage, ...) pendant 8 ans dans une grande ville. Après la perte de son emploi et une rupture avec son ex-copine qui l'a mis à la porte, il a vécu 2 ans dans la rue de cette même ville avant de faire sa première expérience dans une ZAD en France, puis dans une deuxième. Il s'est rendu à la ZAD de la Colline deux semaines après qu'elle ait vu le jour. Il était censé venir pour un week-end avec son « équipe » mais n'est finalement pas reparti et est resté jusqu'à l'évacuation par la police.

³ J'ai décidé de faire une description des cas uniquement pour les deux participant-e-s qui ont le plus pris part au premier entretien de groupe, l'un deux ayant également pris à l'entretien biographique, et de ne pas inclure les personnes avec qui j'ai eu des entretiens ethnographiques ou qui ont participé marginalement à l'entretien de groupe, et ce par souci de pragmatisme.

⁴ Tous les *blazes* (nom en argot ; chaque zadiste choisit un *blaze* pour garantir son anonymat, compte-tenu du caractère illégal de l'occupation) des participant-e-s ont été modifiés pour garantir leur anonymat (à l'intérieur de la ZAD).

« Mais on peut pas transposer ailleurs quelque chose qu'on a pas inventé ou qu'on n'a pas vécu. »

Géranium est une femme de nationalité française et d'une trentaine d'années. Très jeune elle a ressenti un rejet du capitalisme, terme qu'elle a pu identifier que plus tard. Le monde du travail et la vie d'adulte « standard » lui ont toujours fait peur. Elle a d'abord vécu un sentiment de fuite, en effectuant de nombreux voyage en stop pour nourrir son envie de liberté, puis a intégré divers milieux alternatifs comme des squats ou des collectifs, expériences lors desquelles elle a réussi à développer un rapport apaisé avec ce rejet ou cette opposition à une vie « carrée ». Cela lui a permis de comprendre qu'on pouvait avoir une vie qui n'entraîne pas dans ces clous-là, que ce n'était pas simplement possible mais également plus facile et plus confortable pour elle : une manière de s'alléger d'une charge mentale. Elle est également résidente de longue durée sur le lieu d'occupation, par intermittence.

2. Quel est le rapport des occupant·e·s (et autres personnes investies) avec la ZAD, à un niveau plus personnel et au-delà des seules critiques et revendications socio-politico-écologiques ?

a. Un refuge

Comme déjà mentionné dans la description du cas, Étoile a vécu « une bonne partie de sa vie » dans la rue, et c'est avec les gens qui étaient dans la même situation que lui qu'il sent « qu'il a une bonne affinité » et « qu'il partage la même vision des choses ». On peut considérer que la ZAD représente dans le cas d'Étoile un refuge physique, inféré par les propos suivants : « Ben je m'en suis sorti entre guillemet, je dis ça entre guillemet parce que, 'fait c'est au moment où, après je suis allé directement en ZAD. Du coup, pis j'ai trouvé une bonne bande d'amis, avec qui, avec qui je suis parti. Du coup on peut dire que j'ai un toit, un toit mobile quoi. C'est pas un lieu fixe, certes je suis toujours SDF, mais bon, au moins maintenant je sais que je peux dormir au chaud toutes les nuits je sais où dormir ». Un autre aspect à ce refuge se situe sur le plan émotionnel/affectif. En effet, au cours de l'entretien je lui ai demandé ce dont on avait besoin pour être heureux·euse. Sa réponse a été sans équivoque : « On a besoin d'amour, de reconnaissance, de respect, et ça y'en pas beaucoup

malheureusement ». J'ai rebondi sur cette question en lui demandant s'il retrouvait cela à la ZAD, question à laquelle il a répondu par la citation choisie pour la description de son cas : « Ben franchement, depuis que je suis dans la ZAD, franchement, comme j'ai toujours dit, c'est une vie rêvée 'pi maintenant je suis heureux, j'ai jamais été aussi heureux que depuis trois mois. ». Lorsque je lui ai demandé ce qu'il entendait par vie rêvée, il a répondu : « Ben vie rêvée, en gros c'était voyager en camion, pis rencontrer des nouvelles personnes, vivre en collectivité tout ça quoi ». Cet aspect de vie en collectivité peut donc également être lié au manque affectif qui ressort des deux entretiens (le fait d'avoir été rejeté par ses parents notamment, de vouloir trouver une partenaire mais de ne pas y arriver). Enfin, Étoile m'a aussi fait part du fait qu'il n'a jamais eu de vrais amis, « toujours des amis par profit », et qu'enfant, on lui disait constamment à l'école qu'il ne savait pas parler. Cette violence symbolique vécue suggère que la ZAD prend une tout autre dimension pour Étoile – au-delà des motifs qu'il m'a présentés, basés sur la défense de la colline, des orchidées et des oiseaux – celle d'un refuge à la fois physique et émotionnel.

La poursuite d'un style de vie alternatif

Le cas de Géranium représente un autre aspect de la notion de refuge : celle d'un lieu où les personnes ayant choisi un mode de vie alternatif peuvent continuer à le pratiquer. En effet, comme déjà mentionné plus haut, Géranium dit avoir vécu un rejet du capitalisme depuis son enfance, et que la vie d'adulte, le monde du travail par exemple, lui faisait très peur. Elle s'est donc construite en opposition à un mode de vie standard, avec premièrement un sentiment de fuite et une envie de liberté qui l'ont conduite à voyager. Elle a rejoint divers squats et collectifs et décrit cette expérience comme suit : « Pour moi ça a été déjà un assez gros choc on va dire positif, parce que j'ai été vraiment avec des gens avec qui je m'entendais très bien, avec qui je me suis sentie très proche, et c'était un sentiment que j'avais jamais eu peut-être autant, enfin j'avais eu des amis proches, mais là c'était différent parce que je vivais avec, et euh qu'on se construisait des choses ensemble, et euh du coup pour moi ça c'était très fort, et aussi du coup j'ai appris à faire de la récup, j'ai appris à que du coup on pouvait vivre avec moins d'argent, avec moins de choses, du coup ça m'a aussi énormément allégée d'une charge mentale, de savoir que c'était possible et que en fait c'était même beaucoup plus pour moi, en tous cas pour moi, plus facile, plus confortable, que cette chose qui depuis toujours m'a fait peur, de comme je le dis, de vie salarié en appartement, dans une grande ville ». Peu à

peu ces expériences lui ont donc permis de développer un rapport plus apaisé face à l'opposition et le rejet qu'elle décrit avoir vécu plus tôt dans sa vie. Concernant son rapport à la ZAD, elle le décrit comme suit : « Du coup pour moi être dans une ZAD c'est idéal, parce qu'en même temps j'ai cette expérience de vie collective, mais en même temps, je, voilà, il y a l'air, y'a les oiseaux, euh, les arbres, tout ça. Et euh, ben c'est hyper précieux ».

b. Une utopie

Pour Géranium, la ZAD va au-delà du simple refuge et de la poursuite de son mode de vie. Elle permet également d'offrir un lieu pour réinventer, dans l'ici et le maintenant, une nouvelle manière de vivre en collectivité : « Pour moi Zone à Décrire, ça veut dire, ben que ici en fait on a, on a la possibilité de créer, inventer, des nouvelles manières de vivre-ensemble, des nouvelles manières de s'organiser, des... Tout est à créer en fait, et euh, c'est vraiment une zone entre guillemet qu'on prend, qu'on vole au capitalisme et sur laquelle on a la liberté vraiment de pouvoir euh réinventer pour moi des nouvelles normalités, 'fin pas normalités dans le sens quelque chose de très normé, mais des nouvelles notions de ce qui est la culture. (...) Et puis du coup on se rend compte qu'il y pas mal de choses, on a tous, toutes, un gros ben background culturel quoi, on vient de où on vient, et du coup c'est hyper intéressant aussi pour nous d'essayer de mettre de la conscience sur ce background culturel, et d'essayer de voir qu'est-ce qu'on a finalement envie de garder, qu'est-ce qu'on a moins envie de garder (rires), et du coup ce qu'on a pas envie de garder, ça doit, ben ça doit aussi être, 'fin, c'est souvent pas facile, assez laborieux, baa sur des questions de genre par exemple ou d'antispécisme ou de rapport, que ce soit des rapports entre les gens ensemble ou par rapport à ce qu'il y autour de nous, comme être vivant non humain, etc. ben c'est tout un rapport qui est à réfléchir, à penser, qui est... et puis bien sûr, pour moi, à la ZAD on a vachement le droit à l'erreur. Donc euh, on expérimente des trucs et ça marche ou ça marche pas, c'est hyper vivant, parce que finalement, aussi il y a des gens qui viennent et qui ont envie d'aller dans une certaine démarche de je sais pas quoi, de ce que je raconte, de réinvention collective ou je sais pas quoi, pis y'en a qui ont moins envie, et pis pour moi ce qui est aussi hyper important c'est qu'on soit tolérant tolérantes envers chacun, les envies de chacun chacune et, mais euh, mais d'essayer de lancer une dynamique comme ça, c'est intéressant. ». Ce qui ressort également de ses propos, c'est que l'expérience collective va de pair avec un cheminement et

une transformation individuelle, quelque chose qu'elle a déjà mis en pratique avant de venir dans cette ZAD : « Et pour moi, c'est quelque chose qui, 'fin dans mon background que j'ai déjà commencé à essayer de vivre, avant d'être à la ZAD, dans d'autres collectifs, avec d'autres personnes, et euh, et c'est ça aussi qui est intéressant, il y a des personnes qui arrivent déjà avec des idées de choses qui existent ailleurs, d'autres moins, et après nous aussi on va dans notre vie être amené à aller dans d'autres collectifs, faire d'autres choses ». Dans ce sens on retrouve donc l'utopie, définie comme « *the expression of desire for a better way of living and of being* » (Levitas 2013 : 4). On retrouve dans les propos de Géranium, une autre caractéristique de ce qui constitue l'utopie selon Cooper : « *at the same time, (...) they [everyday utopias] are not sealed-off, autonomous sites. Through the movement of people and processes, everyday utopian practice can incite nonmembers also to imagine concepts differently. So visitors can be inspired by what they see and learn, allowing their brief incursion into a more utopian world to reframe the way* » (Cooper 2014 : 12), et de rajouter que cela ne concerne pas que les « nonmembers ».

Un lieu de partage et d'échanges

Les notions de partage et d'échanges sont ressorties de tous les entretiens, formels ou ethnographiques, et peuvent être considérées comme un des éléments centraux du rapport qu'entretiennent les personnes investies avec la ZAD. Voici quelques-uns des passages de mes notes de terrain qui pointent vers cette analyse :

« Gogol⁵ essaie de venir le plus souvent possible. Il aime apprendre et que là [à la ZAD], il apprend énormément, sur toutes sortes de choses, comme le *care* notamment. Que c'est très créatif et imaginatif. Il raconte comment c'est aussi un lieu de rencontre, et comment de vraies amitiés se créent, que c'est « vivant ». Qu'il y a pleins d'activités (...) ».

« Frivole⁶ ajoute également que sur le lieu, on se découvre des compétences qu'on ne pensait pas avoir (...). Elle dit qu'elle aime venir ici, qu'elle vient quand elle peut. Qu'elle discute de beaucoup de choses avec les gens et que tout est lié, en réseau ».

Enfin, Géranium donne sa perspective sur l'attrait de la ZAD : « La ZAD c'est pas juste on bloque le chantier et tout, y'a de ça, et pour moi c'est hyper important, et c'est ce qui fait que

⁵ Jeune homme suisse titulaire d'un Bachelor en environnement qui n'a pas poursuivi ses études pour pouvoir se consacrer pleinement à l'activisme.

⁶ Femme suisse active professionnellement dans le milieu social à bas seuil et dans le militantisme.

ça rend la chose tellement... c'est pour ça que ça regroupe, et c'est aussi vachement intéressant parce que c'est aussi pour ça que c'est médiatisé, que on parle de l'endroit etc., et du coup ça permet aussi plus facilement de médiatiser, et de parler de ses expériences qu'on a ici et qu'on crée ici. Parce que peut-être t'achètes une ferme, t'as les mêmes expériences de vie collective que la ZAD mais ça aura beaucoup moins d'impact sur le monde, parce que tu t'opposes pas frontalement à quelque chose et du coup, il y a pas autant de va-et-vient dans les gens, c'est pas autant riche, pas autant vivant dans les expériences, dans l'échange ».

J'ai pu observer personnellement la diversité des gens qui soit occupent la ZAD soit s'y rendent régulièrement (de nombreuses nationalités, parcours et profils et degrés et formes d'investissement). La ZAD comme lieu de rencontre est particulièrement bien exprimé par Pelenc, qui voit dans cela une caractéristique de l'hétérotopie (utopie selon mon analyse) : « En créant un espace proprement hétérotopique par des pratiques radicalement différentes de la norme urbaine, marchande et policée, les ZAD permettent de devenir un autre, et de rencontrer l'autre. C'est la rencontre avec l'altérité radicale. En général, dans la société socio-spatialement segmentée et cloisonnée dans laquelle nous vivons, il est rare de rencontrer (pour de vrai, pas au sens de croiser) des personnes radicalement différentes de nous. C'est cette rencontre, qui est souvent une première, entre des subjectivités en lutte très diverses (histoire de vie, capital culturel, moyen d'action, niveau de politisation, etc.), qui donne aussi à la ZAD son caractère hétérotopique ; des personnes se rencontrent alors qu'elles n'auraient jamais dû le faire » (Pelenc 2017 : 10).

c. Conclusion de l'analyse

Quelques mots sont revenus de manière quasi systématique lors des différents entretiens (formels ou ethnographiques) : créatif, vivant, imaginatif, mais également un lieu de co-construction et co-apprentissage. Ce champ sémantique se rattache clairement à la notion d'utopisme comprise dans les termes suivants : « *Everyday utopias condition participants to think, feel, hope, imagine, and experience life differently* » (Cooper 2014 : 12). Dans ce sens, je ne pense pas qu'on puisse fondamentalement opposer la notion de refuge à celle d'utopie, les deux conceptualisées ici comme étant des rapports particuliers entretenus par les personnes investies envers la ZAD. Plutôt, on pourrait considérer que la pratique ou modèle

utopique vécu sur la ZAD et souhaité par les occupant·e·s est celui d'un lieu et d'une collectivité qui est ouverte et accepte les personnes, peu importe leurs parcours, y incluant celles qui vivent une marginalité subie et/ou choisie, au lieu de les reléguer aux bancs de la société. Aussi, ces deux notions ne s'excluent pas mutuellement, au contraire elles pourraient même se renforcer : la vision pessimiste de l'avenir et le sentiment d'être désabusé·e face au modèle de société actuel, exprimés par les occupant·e·s et autres personnes investies à de nombreuses reprises, les mène peut-être à trouver à la fois refuge dans la ZAD pour y remédier, tout en agissant, ici et maintenant et concrètement pour une alternative. Une utopie qui devient simultanément un refuge et vice-versa.

VI. Réflexions personnelles

S'il y a une chose à retenir de ce séminaire, c'est que la réflexivité est primordiale tout au long d'un projet de recherche. En effet, à chaque étape de la recherche, le/la chercheur·e doit impérativement questionner ses aprioris, ses intentions et les choix effectués, car ces derniers influencent la direction de la recherche et de ce fait il/elle doit rendre le processus transparent.

Il y a clairement de nombreuses limitations à cette recherche. La réflexivité demande un grand investissement dans le projet de recherche, en temps notamment. Je me suis rapidement rendu compte que je n'aurais pas dû mener le premier entretien directement lors de ma première visite (ce que j'ai fait par souci de ne pas avoir de données pour le rapport intermédiaire). Il aurait été plus judicieux d'utiliser cette première visite pour recueillir des premières informations pour pouvoir ensuite retravailler la problématique, les questions de recherche et les grilles d'entretien. Ceci à mener à ce que les données concernent plus une de mes questions de recherche initiale, celle qui tendait à vouloir comprendre comment des personnes devenaient des occupant·e-s, en me concentrant sur les motifs et les motivations. Aussi, et comme je l'ai déjà souligné plus haut dans ce dossier, la deuxième récolte de données sous forme d'observation participante a été motivée par un choix pratique plus que pour sa pertinence dans le cadre de la recherche. Cette méthode a toutefois porté ses fruits, dans une certaine mesure, et aurait pu aussi être encore plus prometteuse si l'observation avait pu avoir lieu sur une période de temps plus longue, afin de tisser des liens de confiance, pouvoir assister à plus d'activités en collectivité, et discuter avec plus de personnes, également dans l'optique d'effectuer un autre type d'échantillonnage que celui de « convenance », comme un échantillonnage théorique, par exemple, ou à variation maximale (Flick 2009 : 123). La reformulation de la problématique et la modification des grilles d'entretien auraient également favorisé une récolte de données plus riche en lien avec ma question de recherche, ce qui en aurait facilité l'analyse. Concernant la méthode d'analyse, je pense avoir choisi une bonne méthode, bien qu'elle reste plus descriptive qu'un codage théorique par exemple, car l'analyse thématique permet de se concentrer sur chaque cas et sa singularité, pour ensuite comparer et dégager les similitudes et les divergences des différents rapport qu'ont les participant·e-s avec la ZAD.

Pour ce qui est de l'éthique qui doit également occuper une place importante de la réflexion, je pense qu'il est impératif de relever la tension qui survient entre la volonté/le besoin que des personnes soient disposées à participer à la recherche et le fait d'être clair sur qui on est, son statut, et pourquoi on est là.

En ce qui concerne l'anonymat, cela a été plus aisé lors de cette recherche puisque je ne connais pas le vrai nom des participant·e·s : chaque zadiste a un *blaze* que j'ai également anonymisé dans ce rendu. Je ne pense pas avoir porté préjudice ni à la confidentialité des participant·e·s, ni à la ZAD et à ce type de mouvement.

Par contre en ce qui concerne un niveau plus personnel/émotionnel, j'ai eu plus de difficultés éthiquement parlant. En en apprenant plus sur la vie d'Étoile et aussi parce qu'à plusieurs reprises lors de mes deux visites il m'a explicitement dit qu'il se réjouissait de me revoir et qu'il espérait que je reviendrais bientôt, j'ai presque eu le sentiment de l'utiliser. Lorsqu'il a partagé avec moi avoir toujours eu des amis par profit, cela n'a pas du tout apaisé mon sentiment. Cela mène à une question plus large de la relation entre chercheur·e et participant·e, dans une discipline comme l'anthropologie et en sciences sociales de manière générale. Crapanzano évalue cette relation dans ce sens : « (...) *anthropology is always exploitative of the other (...). This recuperative relationship is, I believe, an essential dimension of any significant relationship. It is morally questionable when the relationship precludes reciprocity and particularly distasteful when that preclusion is justified on "scientific" or some other expertise, on racial, class, ethnic, gender, or cultural superiority, or on moral or spiritual authority. Full reciprocity—as every lover, however reluctantly, knows—is an ideal that is rarely, if ever, achieved* » (Crapanzano 2004 : 12). Un sentiment d'« exploitation » que j'ai mal vécu...

VII. Bibliographie

- Cooper, Davina. 2014. *Everyday Utopias. The Conceptual Life of Promising Spaces*. Durham & London: Duke University Press.
- . 2017. «Prefiguring the State.» *Antipode* 49 (2): 335–56. <https://doi.org/10.1111/anti.12277>.
- Charmaz, Kathy. 2001. «Qualitative Interviewing and Grounded Theory Analysis», in Gubrium, & Holstein (ed.) *Handbook of Interview Research. Context and Methods*. Thousand Oaks: Sage Publications, pp. 675-694.
- Crapanzano, Vincent. 2004. *Imaginative Horizons: An Essay in Literary-Philosophical Anthropology*. Chicago & London: The University of Chicago.
- Dechézelles, Stéphanie. 2017. « Une ZAD peut en cacher d'autres. De la fragilité du mode d'action occupationnel. » *Politix* 117 (1): 91–116. <https://doi.org/10.3917/pox.117.0091>.
- Dechézelles, Stéphanie, and Maurice Olive. 2017. « Les Mouvements d'occupation : Agir, Protester, Critiquer. » *Politix* 1 (117): 1–24.
- Fillieule, Olivier. 2001. « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement Individuel. Post Scriptum. » *Presse de Sciences Po* 51: 199–215.
- Flick, Uwe. 2009. «Coding and Categorizing», in *An Introduction to Qualitative Research (5th Edition)*. London: Sage Publications, pp. 306–32.
- Flick, Uwe (2014). «Sampling», in *An Introduction to Qualitative Research. (5th Edition)*. London: Sage Publications, pp.167-181.
- Fougier, Eddy. 2016. *Les Zadistes (1) : Un Nouvel Anticapitalisme*. Paris: La Fondation pour l'innovation politique.
- Legewie, Heiner. 1994. «Globalauswertung von Dokumenten», in Böhm, Muhr & Mengel (ed.), *Texte verstehen: Konzepte, Methoden, Werkzeuge*. Konstanz: Universitätsverlag, pp. 100-114.
- Levitas, Ruth. 2013. *Utopia as Method: The Imaginary Reconstitution of Society*. Palgrave Macmillan. <https://doi.org/10.1057/9781137314253>.
- Mittermaier, Amira. 2010. *Dreams That Matter: Egyptian Landscapes of the Imagination*. Berkeley & Los Angeles: The Regents of the University of California. <https://doi.org/10.2752/175169713x13673499387280>.

- Morse, Janice M. (2010). «Sampling in Grounded Theory», in Bryant et Charmaz (ed.), *The Sage Handbook of Grounded Theory*. Thousand Oaks: Sage Publications, pp. 229-244.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre. 1995. « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], 1 | 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/263> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- Pelenc, Jérôme. 2017. « Les ZAD. Ou comment s’opposer tout en proposant. » *Barricade*.
- Rosenthal, Gabriele. 2007. «Biographical Research», in Seale, Clive et al. (ed), *Qualitative Research Practice*. London: Sage, pp. 48–64.
- Sande, Mathijs van de. 2013. «The Prefigurative Politics of Tahrir Square-An Alternative Perspective on the 2011 Revolutions.» *Res Publica* 19 (3): 223–39. <https://doi.org/10.1007/s11158-013-9215-9>.
- Swain, Dan. 2019. «Not Not but Not yet: Present and Future in Prefigurative Politics.» *Political Studies* 67 (1): 47–62. <https://doi.org/10.1177/0032321717741233>.
- Witzel, Andreas & Herwig Reiter, 2010. *The Problem Centred Interview: Principles and Practice*. Thousand Oaks: Sage Publications.